

Livres

Pablo Martín Sánchez : "Je voulais un roman qui emporte, de ceux qu'on lit à plat ventre"

🕒 5 minutes à lire Article réservé aux abonnés

Christine Chaumeau

Publié le 02/12/21





Le premier roman de Pablo Martín Sánchez, “L’Anarchiste qui s’appelait comme moi”, se développe sur six cents pages épiques. Rencontre avec le romancier, membre de l’Oulipo, traducteur en espagnol d’Hervé Le Tellier et de Raymond Queneau.

Un jour de 2008, Pablo Martín Sánchez cherche son nom sur Google. Des milliers d’occurrences apparaissent tant ce patronyme est courant. Surfeurs, rockeurs, ou responsables d’accidents... Et un anarchiste, exilé en France dans les années 1920. Trois lignes sur cet idéaliste suffisent à attiser la curiosité du jeune homme, aspirant écrivain espagnol aux textes encore inédits. Unique information fiable : la condamnation à mort, en 1924, de cet homonyme. Pablo Martín Sánchez se lance dans une recherche documentaire. Qui était cet utopiste espagnol ? Pourquoi était-il exilé à Paris ? Six mois de recherches plus tard, persuadé de tenir un sujet, il se lance un défi : « *Je me suis dit alors : soit tu écris ce roman, soit tu n’es pas un écrivain.* »

“J’utilise des armes, des astuces, du roman historique.”

À la lecture de *L’Anarchiste qui s’appelait comme moi*, coédité par Zulma et La Contre Allée, indéniablement, écrivain il est. Aventures, romance, quête d’un idéal : tout y est, dans ces quelque six cents pages, épiques à souhait. Tel un « *feuilletoniste du XIX^e* », selon **Jean-Marie Saint-Lu**, le traducteur du livre, Pablo Martín Sánchez se livre à un exercice de style espiègle. Laissant, à la fin de chaque chapitre, le lecteur haletant, curieux d’en savoir plus sur le destin extraordinaire du héros. « *Je voulais un roman qui emporte, de ceux qu’on lit à plat ventre. Pour cela, j’utilise des armes, des astuces, des contraintes du roman historique.* » À sa sortie en Espagne, en 2012, son livre séduit nonagénaires comme adolescents, « *les premiers pour l’histoire d’amour, les seconds pour l’idéalisme de l’époque* ».

Impossible donc de résister à l’épopée de ce Pablo Martín Sánchez, né en 1890. Fils d’un instructeur de l’éducation, il grandit dans un pays déboussolé après la perte, en 1898, de ses colonies de Cuba et des Philippines. Un séisme plaçant l’Espagne face à elle-même et à ses divisions internes. Une classe populaire nourrie des utopies révolutionnaires revendique

alors d'avoir son mot à dire. Bourgeoisie et monarchie comptent sur la dictature de Primo de Rivera pour protéger leurs privilèges. Une période moins connue et moins souvent traitée par les auteurs que celle de la guerre civile (1936-1938).

Pablo Martín Sánchez, le héros, assiste, voire participe, à ces événements. Il est partout. Il se trouve à Barcelone durant la « **Semaine tragique** », en 1909, devient assistant d'un joueur d'échecs sur un transatlantique, rencontre les anarchistes en Amérique du Sud, est journaliste à Verdun durant la Grande Guerre... Homme d'un amour unique, mais qui lui a échappé, il consacre sa vie à la recherche de sa bien-aimée. C'est presque trop, direz-vous ? Certes. Néanmoins, la gourmandise et l'esprit joueur de l'auteur réussissent à nous convaincre de la cohérence de ce parcours exceptionnel : « *Comme le dit Georges Perec, la littérature est un jeu entre l'écrivain et le lecteur. Le livre est semé de clins d'œil pour que ceux qui me lisent comprennent qu'on est en train de jouer ensemble.* »

“Quand on écrit un roman historique, on parle du présent et des peurs d'aujourd'hui.”

Comment démêler le vrai du faux, entre récit historique et fiction ? Sans cesse, il brouille les pistes. Dès le prologue, on est dans une zone grise. Par exemple, Teresa, unique témoin ayant côtoyé, nous dit-on, le personnage principal, existe-t-elle ? « *Question trop personnelle* », se joue de nous le romancier. « *On me demande souvent ce qui est réel de ce qui tient de l'invention. Un ami m'a donné la réponse : c'est 70 % et 70 %, et c'est très juste !* » Un « *aspect ludique* » revendiqué, qui n'empêche pas de parler de choses sérieuses. Car, dit-il, « *en écrivant ce roman, j'ai été surpris de constater combien les stratégies de répression étaient les mêmes à l'époque qu'aujourd'hui. L'histoire se répète. Quand on écrit un roman historique, on parle du présent et des peurs d'aujourd'hui.* »





La répression en Espagne
Dramatique suicide du condamné Martin Sanchez

En 2014, Pablo Martín Sánchez est adoubé au sein de **l’Oulipo**. Comme une évidence ou l’ultime pièce d’un puzzle commencé depuis son plus jeune âge. À 10 ans, sa mère lui avait offert *La Vie mode d’emploi*, de **Georges Perec**. Une amie de la famille a traduit en espagnol *La Disparition*. Son professeur de théâtre a monté sur scène *Le Vol d’Icare*, de **Raymond Queneau**. Rien d’étonnant, donc, à ce qu’il en vienne à soutenir une thèse à Lille sur ce mouvement littéraire. Ni dans le fait qu’on retrouve dans *L’Anarchiste* les méthodes oulipiennes. Ces « *contraintes d’écriture et cahiers des charges* » chers à Georges Perec ont été des outils propices à attiser son imagination : « *Je m’imposais par exemple d’introduire dans mon texte des éléments se produisant dans ma vie. Si je me faisais pousser la barbe, le personnage aussi.* »

“Trilogie accidentelle du je”

L'Anarchiste qui s'appelait comme moi, construit autour de l'homonymie, est la première pierre d'une « *trilogie accidentelle du je* », autofiction où il est question de lui, de façon latérale. « *Le nom, le lieu et la date de naissance sont autant d'éléments qui nous distinguent mais que l'on ne choisit pas* », explique t-il. Ainsi, son deuxième roman se déroule le jour de sa naissance, en 1974. Une exploration des transformations minuscules des personnages sur une journée, un livre publié en France sous le titre *L'Instant décisif* (éd. La Contre Allée, 2017). Le dernier opus, imaginé à partir de son lieu de naissance, *Journal d'un vieux cabochard*, paraîtra en France en 2023.

« *Que dois-je faire maintenant ?* » se demande t-il. La publication en français de son premier roman le replonge dans ces quatre années consacrées à imaginer et écrire les tribulations incroyables d'un personnage. Travail exigeant qui requiert un effort de concentration intense et un état de forme physique digne des athlètes. Et qu'il évoque avec une certaine nostalgie : « *Pourquoi ne pas me laisser surprendre à nouveau par une histoire, retrouver une émotion telle qu'elle vaut le coup d'y consacrer autant de temps ?* » Nous attendrons. Prêts à être emportés, à nouveau, par le souffle malicieux de son talent.

À lire

TT *L'Anarchiste qui s'appelait comme moi*, traduit de l'espagnol par Jean-Marie Saint-Lu, coéd. Zulma/La Contre Allée, 608 p., 23,90 €.

Littérature espagnole Oulipo

Christine Chaumeau

Partager



Contribuer

Contenus sponsorisés par Outbrain |